



D'un jardin l'autre

Le labyrinthe est incontestablement une figure mythologique, qui peut aussi être symbolique et archétypale, comme l'expose avec beaucoup d'érudition Hervé Brunon, principal auteur et maître d'œuvre d'un livre original et savant qui traite du jardin (lieu clos, protecteur, à l'écart du monde, favorisant les confidences ou encore l'introspection) et du labyrinthe (cheminement alambiqué qui emprisonne, perd, et condamne à l'oubli celui qui s'y aventure sans tenir dans sa main le fil d'Ariane...).

Le labyrinthe est déjà représenté à l'âge du bronze; on retrouve ce motif géométrique en Crète antique, puis en Grèce, en Italie, en Espagne, mais aussi en Inde (et en Chine d'après Eliade), en Indonésie et dans l'Amérique précolombienne. Hervé Brunon n'indique pas, pour chaque culture, la signification du labyrinthe, il le considère comme un mythe, c'est-à-dire "un récit légendaire, articulé en séquences, d'événements survenus au commencement des choses ou du moins dans un temps fabuleux, antérieur à l'histoire, un récit initialement investi d'une croyance et constitutif d'actes rituels, dont l'épaisseur tient à la sédimentation de ses réécritures successives, superposées comme autant de couches archéologiques". Constatant que ce symbole du labyrinthe fournit une image de l'intériorité, il lui confère une autre valeur en l'appliquant au jardin et, à la suite de Michel Foucault, note que "le jardin, c'est la plus petite parcelle du monde, et puis c'est la totalité du monde". Pourtant, le jardin et le labyrinthe ne sont pas des espaces de même nature, depuis quand le premier se dote-t-il de la forme du second? Certainement au cours du xiv^e siècle et jusqu'au xviii^e siècle, avec un âge d'or aux xv^e et xvi^e siècles.

Tout d'abord, Hervé Brunon distingue le labyrinthe fait d'une "seule voie enroulée en de multiples détours et conduisant jusqu'au centre" du dédale (*Irrgarten* ou *maze* en anglais, du verbe *amase*, "étonné", "confus"), plus compliqué, "dont les bifurcations constituent un entrelacs de chemins possibles où l'on peut se perdre, car seul l'un d'entre eux porte au but". Puis, tour à tour, il explore (avec maints exemples) le labyrinthe comme syntagme, paradigme, cosmogramme, etc.

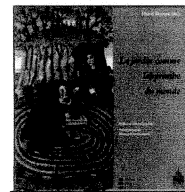
Erik A. de Jong nous présente l'approche de Vredeman de Vries, auteur en 1583 d'une sorte de catalogue des formes labyrinthiques destinées à des jardins, Catherine Chomarat-Ruiz nous guide à Argilliers (Gard) dans le domaine du baron de Castille, Carmen Anon Feliú nous entraîne à Barcelone (jardin d'Horta) et à Madrid (l'Alameda de Osuna), Stephen Bann rappelle les expériences du Groupe de recherche d'art visuel

de Paris (GRAV, créé en 1960 et dissous dans l'après-Mai 68), dont le labyrinthe était une des figures majeures, avant de commenter deux réalisations, l'une de Robert Morris dans le parc de la villa Celle et l'autre de Bernard Lassus à Rochefort, le jardin des Retours; enfin, Jeff Saward s'attarde sur des installations d'artistes ou des réalisations de jardiniers de la fin du xx^e siècle. Le labyrinthe inspire encore les créateurs de jardins, preuve que le mythe n'a pas totalement déserté notre monde...

Chaque nouveau livre de Gilles Clément apporte au lecteur son lot de combats (la résistance au néo-libéralisme n'est jamais évidente), d'espérances (plantez, il en restera toujours quelque chose...) et de douceur ("privance", en vieux français), tant dans le choix des mots que dans les exemples montrés. Cette fois, ce sont neuf jardins (château de Blois, musée du quai Branly, parc Henri-Matisse à Lille, abbaye de Valloires dans la Somme, Fontaine d'herbe pour la DRAC-Réunion, parc André-Citroën à Paris, la Vallée dans la Creuse, le domaine du Rayol dans le Var et les jardins de la Grande Arche à la Défense), tous exceptionnels, sensibles, pensés, lumineux. Aucun n'est pareil bien sûr, puisqu'ils n'ont pas la même histoire, la même géographie, les mêmes conditions climatiques, les mêmes essences, les mêmes usages, etc., et tous relèvent d'une même démarche, qu'explique Gilles Clément questionné par Alessandro Rocca.

Parmi les caractéristiques du jardin planétaire, je retiendrais "paysage et jardin". Voici ce qu'en dit le jardinier-botaniste: "Le paysage renvoie chacune de ses perspectives aux perspectives intérieures de celui qui le contemple. Le jardin est la démonstration d'une pensée. Le paysage, symptôme culturel, création de l'esprit, ne sera rien sans une image qui lui soit propre, atteinte et gagnée à travers le corps: le jardin. Tout homme, assujéti à sa propre cosmogonie, porte en lui-même un jardin qui traduit le paysage et, au second plan, l'univers entier. Le fait que dans un lieu de culture, contrôlé et circonscrit, cohabitent le visible et l'invisible oblige à considérer ce lieu, le jardin, comme le territoire spécifique de l'âme où l'artifice, quels que soient les capacités et les résultats, se met au service des visions les plus lointaines. D'où l'impossibilité de réduire ce lieu à des limites physiques. La corrélation entre paysage et jardin naît quand l'homme prend conscience de son propre environnement et trouve les mots pour le définir." Ne serait-il point un vagabondage dans un labyrinthe improvisé, discontinu, poétique, où chaque pas conduit à un peu plus près de soi dans la connaissance du milieu? | Th. P.

Le Jardin comme labyrinthe du monde, sous la direction d'Hervé Brunon, avant-propos de Monica Preti-Hamard, préface de Henri Loyrette.



Musée du Louvre éditions/Presses universitaires de la Sorbonne, 2008, 354 pages, 35 euros (remarquable bibliographie et excellente iconographie).

Neuf Jardins, approche du jardin planétaire, Gilles Clément, sous la direction d'Alessandro Rocca.



Actes Sud, 2008, 264 pages, 39 euros.